

François Chabanel

# Quitter l'Education Nationale pour faire prof

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-1209-3

© François Chabanel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Merci à toutes les personnes qui m'ont fait confiance,  
à celles qui m'ont soutenu ponctuellement ou durablement.*

*Merci en particulier aux élèves du Cours d'Armor,  
à leurs parents,  
mais aussi aux élèves que j'ai eus auparavant  
et aux enseignants à travers lesquels j'ai appris.*



## Introduction

Pendant vingt ans, j'ai été prof de maths, après avoir exercé trois ans comme ingénieur. J'expliquerai ce qui m'a fait quitter le premier métier pour le second. J'ai enseigné souvent avec beaucoup de joie, toujours positif, parfois à la limite de la naïveté. Progressivement, les contenus enseignés me sont apparus de moins en moins intéressants.

La technicisation de la pédagogie et de l'évaluation m'ont déplu. Je ne leur ai vu produire aucun fruit. La proportion d'élèves démotivés, je la voyais s'accroître d'année en année !

Après une quinzaine d'années d'exercice, j'ai commencé à songer à quitter le navire pour mettre en place un enseignement qui serait vraiment le mien. J'avais quelques idées et je voulais me lancer.

Je savais une chose : chaque élève devrait trouver du sens à l'enseignement qu'il recevrait. Cela me prendrait peut-être du temps pour découvrir avec certains élèves une accroche sur un point donné ou une matière précise. Tant pis, nous laisserions ce point de côté pendant une période pour l'aborder plus tard, peut-être par un biais différent.

Ce que je ne voulais surtout pas : mettre du vernis sur des couches de connaissances fragiles, du genre demander à des élèves qui ne comprennent pas le concept de fonction, de faire des exercices sur les logarithmes, ou bien faire mine d'aborder sérieusement des thématiques de société dans une langue étrangère avec un élève incapable de construire une phrase, même relativement simple. J'ai fini par me jeter à l'eau, ranger l'Education Nationale dans la catégorie des souvenirs et me suis retroussé les manches pour essayer de trouver des élèves et avant tout des parents d'élèves, autour de la petite ville de Saint-Brieuc, qui souhaiteraient pour leur enfant autre chose que l'institution.

Le titre « Quitter l'Education Nationale pour faire prof » résume bien les choses et montre mon intention. Cela ne dit cependant pas ce que je vais aborder dans les pages qui suivent. Il me semble intéressant de partager sur la mise en place de ce projet, sur les réussites, mais aussi sur les imprévus et les difficultés affrontées. C'est une expérience que je veux vous rendre tangible.

Je parlerai donc de choses très concrètes. Ces années passées à mettre en place un enseignement alternatif ont aussi nourri ma réflexion sur les questions éducatives. Je trouve qu'il est important d'en faire part. Maintenant, il est temps de vous embarquer avec moi dans une petite chaloupe parfois chahutée par la houle. Allons-y !

**Partie 1**

**L'Education Nationale**

## **L'Education Nationale vue du ciel**

Elève, je voyais le système éducatif comme un édifice qui me permettrait de m'élever. Sans même y songer, j'étais élève au sens étymologique.

Cet édifice s'intégrait à mon rêve de réussite. Je le voyais par le petit bout de la lorgnette de celui qui y croit. La réussite de certains illustres personnages m'avait fasciné.

A vingt-sept ans, j'avais travaillé trois ans comme ingénieur d'études. Une déconvenue entre moi, jeune un peu immature et le responsable qui m'avait embauché, m'a conduit à chercher ailleurs. C'est comme ça que je me suis donné l'objectif enthousiasmant de passer l'agrégation de maths et de faire prof. Lorsque j'ai commencé dans l'enseignement, ce regard naïf et reconnaissant que j'avais eu gamin, je l'avais toujours. Pas de questionnement particulier, juste une passion pour les maths que je me réjouissais de partager. J'étais l'amoureux transi qui ne cherche pas bien loin.

Le cadre dans lequel cette histoire d'amour allait pouvoir commencer c'était l'Education Nationale, une institution qui, vue du ciel, rassemble tous les jours presque tous les enfants et ados du petit hexagone augmenté de quelques petits points qu'on appelle la France.

Ce n'est que depuis le XIXème siècle qu'on peut réellement l'observer. A cette époque, elle s'appelait « instruction publique » et ne concernait qu'une petite portion de la jeunesse du pays. Une observation antérieure encore n'aurait rien donné. En zoomant très fortement sur chaque enfant, on en aurait vu apprenant à labourer, d'autres à tisser, bâtir, fabriquer différents ustensiles, d'autres plus rares, apprenant à lire et à parler latin auprès de leurs parents ou auprès d'un maître.

L'Etat qui met en place l'Instruction Publique puis l'Education Nationale croit au progrès scientifique, à la victoire de la



raison. Chaque citoyen doit être un rouage de cette machine du progrès, il doit savoir lire, écrire, compter, calculer et aimer son pays. Les plus avides d'instruction iront plus loin dans les études et deviendront des maîtres, des chercheurs, des ingénieurs.

Si on zoome aujourd'hui sur l'hexagone, on distingue douze millions d'élèves et huit cent quatre-vingt mille enseignants. Dans l'enseignement secondaire, pour chaque prof, il y a douze élèves. Le coût annuel de chacun d'entre eux est de presque 10 000 € pour l'état. Ce sont les chiffres de l'Education Nationale. Cette institution qui maternelle maintenant presque tous les enfants de France est en crise. J'ai été, comme mes centaines de milliers de collègues, pris dans cette tourmente. En regardant du ciel, rien à signaler. Les écoles, collèges et lycées se remplissent encore à peu près le matin.

Pourtant, si scintillaient dans la nuit les profs qui souffrent ainsi que les élèves qui s'ennuient et n'apprennent pas grand-chose, on verrait de l'espace le petit hexagone briller de mille feux.

En 2014, j'étais encore du nombre de ces petites lucioles.

## **Un peu d'autobiographie scolaire.**

L'enseignement qui marche c'est un peu ça je crois : quelqu'un, ton père, ta mère, un ami, un prof, te montre une pierre précieuse à ses yeux. Toi, pour que tu la trouves belle aussi et vouloir qu'elle t'accompagne, il faut que tu l'aies fantasmée à l'avance ou qu'elle vienne compléter une curiosité qui était déjà en toi.

A ton tour, elle te plaît pour des raisons qui ne sont pas exactement les mêmes. Tu ne la vois pas exactement comme il la voit, peut-être pas exactement comme il aurait pensé que tu la verrais. Tu es devenu plus riche, comme ni toi ni cet enseignant ne l'auraient soupçonné.

L'enseignement, en tout cas celui qui est évalué, se fait généralement à l'école. Les enfants sont assis entre deux chaises : l'école et la maison. Tout ce qui arrive à l'école, à la maison lorsqu'on est élève, on ne le raconte pas forcément. Ce qui arrive à la maison, on ne le raconte pas forcément à l'école non plus, mais c'est le même enfant qui passe d'un monde à l'autre. Les pensées se prolongent d'un lieu à l'autre.

Les deux donnent la sensation qu'il y a un train à prendre parmi plusieurs possibles. Moi, j'étais sûr qu'on me préparait à quelque chose d'exaltant, mais je me demandais si j'avais bien la carrure pour parcourir le chemin avec succès.

Mon père, intéressé par tout ce qui a trait à la connaissance, nous laissait entendre que l'acquisition d'une culture scientifique et la maîtrise des concepts mathématiques étaient un objectif supérieur à la connaissance de l'art ou à la maîtrise d'une compétence artistique.

Impressionné par la majesté de la science et l'image sacrée que mon père en donnait, ayant également peur de le décevoir, je me mis à m'accrocher à partir de la classe de quatrième. Avant cela, je me débrouillais sans plus. J'avais un peu honte tout de

même de faire autant d'erreurs « d'étourderie ». Mes deux sœurs étaient plus à l'aise que moi. Toutes deux avaient quasiment toujours de bonnes notes. Elles étaient particulièrement fortes en français.

En quatrième, je commençais à considérer les objets que je manipulais comme quasi divins, qu'il s'agisse de  $x$  et de  $y$  ou de parallélogrammes que notre professeur, en accord avec le programme en vigueur, définissait comme une classe d'équivalence de bipoints équipollents. C'était un langage qui ne parlait pas à grand monde et ne parlerait de nos jours à quasiment aucun élève.

La démarche de démonstration me fascinait. Je n'avais aucun doute que les compétences que je développais me fourniraient une clé magique pour mon avenir. Cette forte conviction me donnait encore plus envie de travailler à la maison. Il le fallait bien car en classe, je ne parvenais pratiquement jamais à écouter. J'ai l'impression d'avoir passé mon temps à rêver et à tomber amoureux. Parfois je me voyais en footballeur jouant dans de grands stades alors qu'en réalité je jouais en « Poussin D » dans le petit club du quartier. J'avais la frousse du ballon lorsqu'il s'approchait trop. Parfois, je m'imaginais en jockey galopant sur les champs de course. Mon grand-père m'avait donné le goût des chevaux. J'aimais beaucoup les dessiner mais je n'étais jamais monté sur un cheval.

Jusqu'au Bac que j'ai passé en 1983, je pensais qu'on apprenait les maths en particulier, mais aussi les sciences physiques par une attitude de soumission. Il s'agissait selon moi de comprendre quels étaient les concepts, d'en avoir une image mentale adaptée et ensuite de les manipuler de manière cohérente jusqu'au résultat ou jusqu'à l'achèvement de la démonstration.

Le rapport père-fils qui s'était instauré n'est sans doute pas étranger à la manière que j'avais d'appréhender l'apprentissage. La maison, l'école, l'une et l'autre sont intriquées, mais on ne le sait pas quand on est gamin.

L'aînée de mes sœurs commençait à souffrir en maths. Les explications de mon père, issu d'une modeste famille de paysans ardéchois, enseignant la chimie à l'université avec passion, n'y changeaient rien. Peut-être même, je n'en suis pas sûr, lui faisaient-elles paraître la tâche encore plus inaccessible. Ma plus jeune sœur restait plus à l'aise dans cette matière, mais lorsqu'elle ne s'en sortait pas trop sur un exercice, les explications de mon père qui se mettait au tableau la bloquaient. Elle finissait par attraper un rire nerveux qui achevait de le déconcerter.

Pour moi, il arrivait que mon père utilise ce tableau dans l'idée d'approfondir un point en sciences physiques ou en maths. Je ne comprenais que quelques bribes, mais j'acquiesçais systématiquement, ayant trop peur de révéler que j'étais un imbécile et qu'il ne sache alors plus comment s'y prendre.

Au lycée par contre, je frimais un peu devant les copains, tout content d'être un des bons en maths de la série C.

Bien plus tard, avec mes propres enfants, je réalisai à quel point la relation parent-enfant, que je croyais naïvement n'être encombrée d'aucun voile du côté de l'apprentissage, peut en fait constituer un véritable mur.

Heureusement, je crois qu'en des moments de grâce insoupçonnés et dans des domaines parfois inattendus, le voile se lève, ouvrant le chemin à un ruisseau de perles passant du parent à l'enfant. C'est en Math Sup que je voulais aller après le Bac mais je n'osais pas dire à mes parents que j'avais un peu de rêves et d'ambition. J'ai donc en même temps rempli des dossiers de candidature pour l'IUT et me suis contenté d'écrire

sur la fiche d'orientation concernant le souhait professionnel « Analyste programmeur », terme que je ne trouvais pas très attirant.

En Math Sup, ce fut le choc et la fascination. Le choc parce que tout allait très vite. Les concepts abstraits nous étaient présentés de manière belle, structurée et synthétique, mais sans approche progressive, sans introduction. Je me suis vite rendu compte que la soumission ne suffisait pas.

Les premiers résultats, environ 5/20 me le montraient clairement. Il fallait d'urgence libérer son cerveau, devenir un peu créatif, ne plus avoir peur, mener des enquêtes sincères avec les moyens du bord. De toute façon, on ne pouvait plus avoir peur de la mauvaise note. Elle était là !

Je pris goût à cette recherche sans compromis. Après avoir décortiqué la construction de  $\mathbb{Z}$ ,  $\mathbb{Q}$  et  $\mathbb{R}$ , je me réjouissais lorsque je réussissais à mettre en place une démonstration utilisant une structure quotient ou un morphisme bien trouvé, à sopeser la convergence d'une série par une fine majoration, ou encore à plonger dans l'espace complexe pour revenir au réel.

Durant cette année de Math Sup, j'ai rempli quatorze cahiers de cours de maths. Je ne m'étais encore jamais accroché comme ça, en cherchant vraiment à libérer ma pensée. Mes résultats de maths s'étaient beaucoup améliorés.

J'étais sur une quarantaine d'élèves, septième en maths, aux seconds et troisièmes trimestres, ce qui m'aurait permis de passer en classe M<sup>1</sup>, la plus réputée, mais en physique-chimie j'étais resté un peu au ras des pâquerettes.

La physique, je ne savais pas trop par quel bout la prendre. J'avais vraiment du mal avec beaucoup de notions qui me semblaient tomber du ciel plutôt qu'émerger par nécessité. Je suis donc allé en Math Spé M.

Bizarrement, je crois que j'y ai un peu régressé en maths. J'apprenais de nouvelles choses bien sûr, mais avec la perspective des concours je suis rentré dans une logique de bachotage qui m'a empêché de continuer d'aller au fond des choses sans retenue.

J'ai repris, je pense, quelques réflexes de soumission et ai dû manquer de maturité.

S'il n'y avait pas eu cette forte influence de mon père, mais aussi cette importance des maths dans la sélection, je me serais certainement tourné vers autre chose sans aller bien loin dans l'exploration des sciences.

Ce qui m'attirait spontanément, c'était les langues étrangères. Je ne les travaillais pas forcément très sérieusement en classe, mais j'adorais tenter de penser dans une autre langue.

Dès la sixième, lorsque je parlais anglais, je m'imaginais être anglais. J'aurais voulu être capable de passer pour l'un d'eux. En classe de seconde, j'étais tombé amoureux de la correspondante espagnole de ma sœur. En à peine deux mois, juste avant son second séjour à la maison, j'avais suivi tout l'Assimil. En terminale, durant la classe, je m'amusais discrètement à apprendre le russe. J'avais fait presque toute la méthode Assimil dans l'année.

Le soir, je tentais de capter en ondes courtes Radio Moscou pour entendre un peu de russe et j'étais très fier lorsque je décodaï quelques mots entre les inévitables grésillements du poste.

J'avais aussi beaucoup aimé faire du théâtre en jouant Créon dans Antigone d'Anouilh en classe de première. Tout comme dans l'apprentissage des langues, j'aimais me glisser dans la peau d'un autre.

Je ne regrette pas d'avoir travaillé d'arrache-pied les mathématiques même si je ne suis pas particulièrement doué.

Fournir un effort dans des domaines qui ne sont pas spontanément « les nôtres », permet d'aller au-delà de soi-même, de se découvrir plus riche qu'on ne le pensait.

D'ailleurs, je pense qu'entre deux personnes qui ont effectué la même ascension, l'une presque sans effort, l'autre en donnant tout ce qu'elle pouvait, celle qui s'est le plus enrichie est celle qui a le plus bataillé. Cette personne-là aura même acquis une connaissance plus détaillée du chemin.

Je me souviens que deux ou trois ans après ma prépa, l'ensemble des maths abordées durant cette période m'apparaissaient simples. J'avais acquis une vision synthétique et précise de tout l'édifice. Si bien que j'aurais sans doute enseigné ces sujets en sachant mettre l'accent sur les points clés et plus clairement que des personnes qui auraient été plus à l'aise que moi sur le moment.

## Mes débuts

J'ai débuté dans l'enseignement relativement tard. J'avais vingt-sept ans lorsque j'ai décidé de passer l'agrégation de mathématiques.

Auparavant, j'avais exercé durant trois ans le métier d'ingénieur d'études. Dans la dernière entreprise dans laquelle j'ai travaillé, je ne m'étais pas bien intégré à l'équipe.

Participer à l'élaboration d'un logiciel de traduction automatique entre langues européennes me motivait, mais je ne savais pas communiquer avec mes collègues. Je crois aussi que je n'avais pas un esprit suffisamment bien organisé et suffisamment directif pour accomplir la tâche avec succès. J'ai été licencié en fin de période d'essai. Je ne me sentais alors plus motivé à poursuivre dans l'informatique.

En repensant alors aux professeurs qui avaient marqué ma scolarité ainsi qu'à ma période très enrichissante de Service National en tant qu'enseignant d'informatique en Algérie, je me suis décidé à m'orienter vers l'enseignement en passant l'agrégation de mathématiques.

J'étais tout content d'aborder une nouvelle carrière. La perspective d'expliquer progressivement à des élèves des concepts mathématiques, en étant clair, précis, enthousiaste, dynamique et même un peu comédien, me faisait rêver. J'étais déterminé à donner du sens à tout ce que je serais amené à leur présenter et faisais le pari que les élèves seraient motivés et arriveraient à suivre.